

SUEURS

PROLOGUE

Nous étions en novembre. Le vent de la nuit plaquait aux vitres des paquets de pluie qui ressemblaient à des lambeaux d'écume arrachés à une mer lointaine.

L'hospitalité de mon ami Claude Desjardins était véritablement extraordinaire.

Il habitait, dans la vallée de Chevreuse, une maison déjà ancienne, où il rentrait solitaire, chaque soir, jouir d'un repos bien mérité.

Claude traitait d'importantes affaires à la Bourse. Je n'ai jamais été très au fait des questions financières, mais d'après ce que je connaissais de ses activités, je me l'imaginai assez bien dans les décors tumultueux du temple de la Fortune, brandissant des coupons de valeur, des actions, que sais-je... au milieu de cette meute d'hommes d'affaires si souvent représentés sur les gravures féroces du XIX^e siècle.

Chez lui, tout respirait le confort, le silence, la douceur de vivre. Ce fut, pendant de longues années, une joie sans cesse renouvelée que de venir passer ici une soirée en célibataires résolu. Mon métier de journaliste, métier exigeant et frénétique, bousculait, hélas, le plus souvent nos rendez-vous ; nous n'en apprécions que davantage le plaisir de nous retrouver, livrés à nos chères vieilles manies.

Ce soir-là, nous nous étions profondément enfoncés dans d'énormes fauteuils de cuir aux allures de pachydermes endormis ; une claire flambée pétillait dans la cheminée de pierre grise, jetant des brillances alternées sur les hauts lambris de chêne sculpté et les meubles anciens soigneusement lustrés. Je faisais des efforts désespérés pour abstraire de ma pensée l'inquiétude qui ne cessait de me hanter depuis de nombreux mois. Mais comment y parvenir ?

Claude Desjardins avait cela en commun avec beaucoup d'hommes d'affaires français, qu'il aimait le luxe discret de ses confrères britanniques. Grand amateur de whisky écossais, il m'en offrit un qu'il conservait dans un magnifique flacon de cristal. Nous jetâmes chacun un gros cube de glace dans l'alcool et nous attendîmes, dans un silence recueilli et méditatif, qu'une moiteur glacée se manifestât entre nos doigts.

Il y avait dans tout cela du cérémonial et de la solennité. Chacun de nous deux laissait courir sa pensée. Nous étions d'assez vieux amis pour ne pas nous sentir obligés de tenir une conversation. Dehors, le vent d'automne traînait après lui de lugubres plaintes, des lamentations indistinctes. On entendait grincer des arbres dénudés et de temps en temps une branche morte craquait dans l'ombre avec un bruit sec comme le tir d'une carabine.

— Mauvais temps ! dit simplement Desjardins, qui, lui aussi, se comportait en Britannique et ne dédaignait pas de faire de loin en loin sur le temps un commentaire aussi évident qu'inutile.

Je pensai un instant que ces préoccupations météorologiques s'expliquaient peut-être par des liens avec ses affaires – cours des légumes, des céréales. Mais nous étions en novembre. J'abandonnai donc cette hypothèse.

Nous retombâmes dans le silence.

Un ronflement régulier qui semblait tout d'abord fondu dans la bourrasque devint, en s'amplifiant, un vrombissement profond et continu qui nous emplit bientôt les oreilles d'un vacarme insupportable. On eût dit l'approche lente et régulière d'une sirène amorçant une attaque aérienne. Mais il s'agissait vraisemblablement d'un bombardier lourd ou d'un gros avion de transport volant à très basse altitude.

— C'est l'avion de New York, dis-je nerveusement. Il tourne en attendant que la piste soit libre. S'il y a trop de brouillard, il devra gagner Bordeaux. Je les imagine, là-haut, assez anxieux et pressés de toucher la terre ferme.

Claude but délicatement une petite gorgée de scotch et grogna. Je crus un instant le silence revenu – la vibration diminuait lentement, mais quelque chose de froid m'étreignait le cœur. La voix de Claude me parvenait comme assourdie. Je fis des efforts désespérés pour l'entendre quand il dit :

— Je n'aime guère emprunter l'avion, encore qu'il ne me soit pas toujours permis de l'éviter dans mes voyages d'affaires. C'est là, je le reconnais, une appréhension ridicule. Les pourcentages de risques sur les lignes régulières sont infimes, si l'on en croit les statistiques officielles. Je ne suis plus de mon temps ? ajouta-t-il en relevant un sourcil interrogateur.

Mais se posait-il réellement cette question ? On le sentait toujours à la fine pointe de l'information, et bien que je sois journaliste, il ne m'arrivait pas souvent de le prendre en défaut sur l'actualité – voire même sur la prévision des événements. Les milieux de la Bourse possèdent, à n'en pas douter, de bien curieuses antennes.

— Mais, dites-moi, Daniel vous n'en êtes plus à compter vos reportages internationaux, vous prenez l'avion comme nous prenons le métro. Quel est votre sentiment sur cet engin ? Vous bourlinguez depuis bientôt trente ans. Cela n'a pas été, j'imagine, sans quelque accident, du moins sans émotion forte ?

Je me redressai brusquement, restai un instant interdit, et bus d'un trait le reste de mon whisky. Ah ! certes, un souvenir de voyage demeurerait bien vivace dans ma mémoire, un sombre souvenir qui montait en moi depuis l'instant où m'était parvenu le bruit des moteurs... celui d'un événement relativement ancien et que des dizaines de voyages aériens n'avaient pas suffi à atténuer. Un souvenir effroyable, lancinant, insupportable : celui de ma mort.

Je m'efforçai de rester calme, de dominer mon émotion, mais tout en moi trahissait l'effort immense qu'il me fallait déployer pour surmonter mon malaise.

Le vent hurlait dans la nuit. Des oiseaux sauvages passèrent en criant, très haut dans le ciel. Je les imaginai perdus comme je le fus dans une nuit humide, glacée, éternelle.

— Qu'avez-vous, Daniel ? s'enquit mon hôte soudainement alarmé.

Je tendis une main que je voulais ferme, mais qui ne l'était guère, vers le flacon de cristal et me versai une large rasade d'alcool.

Comment répondre à cette question ? Comment dire à mon ami : « Je suis envahi par le souvenir de ma mort, de ma propre mort ? » Il n'allait pas manquer de diriger sur moi un regard amical, mais ironique, et me dire en soulevant un sourcil : « Comment diable pouvez-vous tenir de tels propos ? »

En fait, c'était bien là ce qui me retenait – tenir de tels propos !

Et pourtant, je ne pouvais supporter plus longtemps ce silence. À qui confier cette extraordinaire aventure si ce n'était à un ami ?

Il avait repris pensivement sa contemplation des flammes dans la cheminée. Je crus de nouveau entendre le bruit des moteurs dans la nuit. L'instant d'après, il n'y avait pas à s'y tromper, le vrombissement s'enflait de seconde en seconde.

— Il revient..., dis-je stupidement.

Claude sursauta.

Je dois dire que le timbre de ma voix m'avait surpris moi-même. Elle avait monté d'un ton et devait trahir mon angoisse plus que je ne l'imaginais.

Le grondement s'amplifia, devint insupportable, fit vibrer les cristaux et les vitres, s'éternisa au-dessus de ma tête puis décrût de nouveau.

J'étais oppressé, je respirais difficilement, essayant de m'absorber dans la contemplation du glaçon dans mon verre.

Le calme revint, avec çà et là quelques bourrasques familières, puis tout à coup le bourdonnement réapparut. L'avion, cette fois, devait voler à une vitesse folle, car le bruit devint aussitôt fracassant. C'était insensé de naviguer à si basse altitude dans une pareille tempête de vent. La peur me tenaillait ; je ne courais pourtant aucun danger, là, confortablement assis dans ce fauteuil. Si cet appareil devait s'écraser au sol, il y avait des millions de chances pour que ce ne soit pas sur ma tête.

Sur ma tête ? Mais il y était, le grondement qui avait cru si rapidement. Il demeurait dans sa totale intensité, là, au-dessus du toit. Arrivé à une telle vitesse, il jurait de disparaître déjà depuis plusieurs minutes. Le mugissement monstrueux de cette bête d'acier suspendue comme un énorme épervier au-dessus des cheminées faisait tressaillir les meubles eux-mêmes. Le lustre cliquetait.

Tout mon corps tremblait, mais c'était de peur.

Claude but une gorgée, toussa légèrement et parla comme pour lui-même, doucement. Je m'étonnai d'entendre clairement ses paroles dans ce vacarme.

— Daniel, disait-il, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de confier ses sentiments et ses soucis dans l'amitié. Je pense, à l'opposé du sens commun, qu'un ami n'est pas nécessairement un confesseur. Nous n'avons jamais, je crois, donné dans ce travers. C'est là la raison pour laquelle nous sommes restés bons amis depuis bientôt trente années. Nous n'avons rompu ce pacte qu'en de très rares occasions : la perte de nos parents, des amours malheureuses, quelques revers cruels d'ordre professionnel ; de loin en loin, un trop-plein de peine, d'amertume, de rancœur, de dégoût venait s'apaiser ici même, dans la fumée de nos cigares, dans le parfum d'un bon alcool et s'envolait lentement par cette même cheminée, dans ce vent que nous entendons.

— Vous parvenez à entendre le vent, Claude ?

— Il souffle suffisamment fort !

— Mais ce bruit infernal des moteurs ?

Avant même qu'il n'ait répondu, je compris une chose surprenante. Ce bruit n'existait que pour moi. J'étais dans la situation d'un homme qui vient de faire une gaffe. Il a parlé selon son cœur, selon ses vues, sans tenir compte de l'interprétation de son interlocuteur. Tout à coup, il entrevoit le gouffre qui les sépare.

C'était exactement cela. Claude n'entendait que le vent et le craquement du feu de bois.

Je n'avais, moi, dans les oreilles, que le déferlement des moteurs et cet hallucinant avion.

Cette angoisse allait croître chaque jour, comme elle grandissait depuis cette extraordinaire aventure. La folie grondait à mes oreilles, m'écrasait la poitrine, me tenaillait le cœur. Seul un ami comme Claude pouvait partager le poids de mon anxiété.

— Je n'entends rien d'autre que le vent, la pluie, le feu, dit-il.

La simplicité de ses paroles m'apaisa un instant. Le sens admirable de l'amitié qu'il venait de définir n'aurait peut-être pas suffi à me décider à parler, si un phénomène étrange ne s'était alors produit : l'énorme bourdonnement déferlait dans ma tête. Je levai les yeux et j'aperçus le lustre. Depuis un moment, je l'entendais très distinctement. Maintenant, je le voyais bouger. Il oscillait très nettement, et ses dizaines de cristaux taillés s'agitaient comme des feuilles de peuplier.

Si Claude n'entendait pas les moteurs, il me semblait impossible qu'il ne vît pas le lustre remuer et, en vérité, il le voyait ; il avait suivi mon regard. Il resta un instant interdit. Son étonnement me fit un bien immense : je me sentais moins seul devant ce mystère.

— Mais que signifie ?...

Claude n'acheva pas sa phrase : un cristal venait de se détacher. Il tombait en heurtant d'autres cristaux en une pluie de diamants qui parsemaient la moquette de mille feux inquiétants. Mais ces débris de lumière n'étaient pas, pour moi du moins, tombés par hasard. Sur la moquette bleu nuit, je voyais très nettement la constellation du Grand Chariot. Un éclat plus gros figurait l'Étoile Polaire, espoir des égarés.

Chose curieuse, dès que je me fus résolu à raconter cet effroyable drame, le bruit infernal s'évanouit. Un grand silence s'établit.

Je restai encore un long moment à méditer sur la façon d'exprimer l'invraisemblance, puis je me décidai à commencer simplement par le début l'histoire de cette aventure en m'efforçant de suivre les événements pas à pas, tels qu'ils se sont réellement déroulés, il y a trois ans, matériellement, si l'on veut de façon la plus prosaïque.

Les yeux fixés sur l'étrange constellation que nous ne songions pas à disperser, je me libérai enfin de l'odieuse souvenir, qu'on m'avait, peu de temps auparavant, autorisé à divulguer.